



EXTRA DIMANCHE

livres

YOHANN HAUTOIS

Au bout d'une heure passionnante à évoquer, entre autres, le discours de Muhammad Ali à Atlanta lors des Jeux de 1996, qu'il a couverts comme journaliste, Jean-Paul Dubois nous a séchés en deux secondes quand on l'a sollicité sur le thème : pourquoi les livres de sport ne sont-ils jamais sacrés par les prix littéraires les plus prestigieux ? « Mais on s'en fout, des prix littéraires ! Les livres sur les sports doivent être découplés des prix qui ne sont qu'une histoire de critères. On ne peut pas les réduire à ça. » Prix Goncourt 2019 avec *Tous les hommes n'habitent pas le monde de la même façon* (éd. L'Olivier), l'auteur, passionné de rugby et de golf, joue volontiers les cabots sur la question avant d'aller débiter deux arbres de son jardin tombés sous les coups de la tempête. Mais pour lui la matière, si elle ne manque pas, ne peut rattraper le réel. « C'est impossible de rédiger un roman sur le sport. Moi, je ne m'en sens pas capable et je ne connais personne qui le soit. Comment raconter la routine d'un buteur au rugby ? Je pourrais retranscrire ma vision mais elle serait mille fois édulcorée. C'est dur de restituer une émotion, un sentiment. Ce que vous allez raconter sera toujours en dessous de la réalité, moins beau et moins fort. »

Paul Fournel, un habitué des livres dits sportifs, notamment le très beau *Anquetil tout seul* (éd. du Seuil), le rejoint presque sur ce point, avec une nuance : « Le sport en lui-même est une dramaturgie et peut donc être romanesque. On peut inventer des courses, des matches, mais ce n'est jamais aussi bon que la réalité, c'est vrai. Le sport est tellement riche de réalité qu'il est difficile de s'en dégager. Mais cela n'empêche pas de faire de la belle littérature. » Fournel, en tout cas, fut un des pionniers du genre. « L'irruption du sport dans la littérature est assez récente. Quand j'ai commencé à écrire sur le vélo, il y a vingt ans, nous étions trois : Louis Nucéra (Prix Interallié en 1981 pour *Chemin de la lanterne*, un récit sur... la Première Guerre mondiale), Jean-Noël Blanc et moi. Et on avait pour ancêtres René Fallet et Antoine Blondin, dont les chroniques journalistiques avaient une qualité littéraire. Il y a toujours eu des livres sur Louis Bobet et sa vie tragique, le destin merveilleux de Michel Jazy, mais cela ne jouait pas dans le camp de la littérature. Ce n'est plus le cas aujourd'hui avec des gens comme Olivier Haralambon, Philippe Lorette, Éric Fottorino... Chaque année, on a quatre ou cinq livres qui ont de l'allure, qui réfléchissent à la relation de l'auteur à la bicyclette ou à l'histoire... »



LE SPORT N'A PAS DE PRIX

La dernière liste du Goncourt, décerné demain, ne comprend pas de livre de sport. Aucun d'entre eux n'a d'ailleurs jamais été récompensé par les prix littéraires les plus prestigieux. Explications.

EXTRA
DIMANCHE

➔ Ancien grand reporter à L'Équipe et aujourd'hui éditeur chez Stock, Benoît Heimermann pointe également une « offre » assez peu conséquente. « Il y a relativement peu d'ouvrages de qualité supérieure qui mériteraient d'être récompensés. Un ou deux par an ou tous les deux ans, c'est le bout du monde. » Quel grand livre de sport a raté un grand prix selon lui ? « Le livre de Jean Echenoz, Courir, sur Zatopek (2008), mais l'auteur avait déjà été récompensé par le passé (Goncourt 1999 pour Je m'en vais). » Peut-être les jurés ont-ils pensé aussi qu'il était « plus proche de la biographie que du roman... », souligne Didier Decoin, président de l'académie Goncourt depuis janvier dernier.

« C'est impossible de rédiger un roman sur le sport. Moi, je ne m'en sens pas capable et je ne connais personne qui le soit. Comment raconter la routine d'un buteur au rugby ? (...) Ce sera toujours en dessous de la réalité, moins beau et moins fort »

JEAN-PAUL DUBOIS, PRIX GONCOURT 2019

La question des jurés, de leurs attentes (le roman) et de leurs allergies (le sport ?) revient souvent et, sans leur faire un procès, Laurent David-Samama, auteur de l'Éloge de la défaite (éd. de l'Aube), estime que certains pourraient « peut-être un peu » regarder les « écrivains sportifs » avec une forme de mépris. « On a toujours eu d'un côté les cérébraux, de l'autre les besogneux, les sportifs. Philippe Séguin avait avoué lire L'Équipe en cachette à l'Assemblée nationale ! Des auteurs comme Alain Finkielkraut, Jean-Paul Enthoven, Olivier Guez aiment le sport, le regardent depuis qu'ils sont gosses, mais c'est une passion qu'ils ont tue parce qu'ils avaient peut-être peur d'être malvus. » Un argument qui ne séduit pas Paul Fournel, membre du jury du prix Jules-Rimet : « Je ne crois pas au mépris. Les membres des jurés, souvent assez âgés et en place, ne sont peut-être pas très portés sur le sport. Sans parler de mépris, il y a plutôt une méconnaissance. » L'ancien président de l'académie Goncourt, Bernard Pivot, par exemple, a toujours été féru de sport, tout comme son successeur Didier Decoin (voir par ailleurs). « Cela a beaucoup changé, confirme Benoît Heimermann, président d'honneur de l'association des écrivains sportifs. Beaucoup de jurés s'intéressent au sport. Chez les auteurs, Jean-Paul Dubois est dingue

de rugby ; François Weyergans (Prix Renaudot en 1992, Goncourt en 2005) était un malade de cyclisme ; Érik Orsenna aime tous les sports ; Luc Lang, Prix Médicis (en 2019 pour la Tentation), est karatéka... En tout cas, je ne constate pas de snobisme et, depuis dix ou quinze ans, le sport est considéré comme une matière comme une autre. Les histoires de perdants, de résurrection, offrent un formidable pan en matière romanesque. Ce sont des destins à la Shakespeare. »

Longtemps trop techniques, trop proches de la biographie ou, pis, de l'autobiographie, les récits de sport s'ouvrent à des contextes sociaux, politiques, et les sportifs ou les événements deviennent presque secondaires, libérant ainsi la voie à d'éventuelles récompenses, selon Laurent-David Samama : « La littérature américaine parle très bien de la société, en lien avec le sport. En France, la littérature sportive est de moins en moins délaissée, il y a une curiosité. Adrien Bosc dans Constellation raconte Marcel Cerdan mais aussi une époque, tout comme Vincent Duluc avec George Best, un joueur de foot qui aurait pu être un Beatles. On sent une véritable appétence du public, qui veut réfléchir à ce qu'il a vu le week-end à la télévision. » À condition d'élargir son auditoire, analyse Benoît Heimermann. « Avec le sport, vous risquez de limiter votre public, qui peut avoir une aversion pour les sportifs alors qu'il n'en a pas pour les truands (sourire). Le sport est clivant et il ne faut pas oublier que deux tiers des livres de fiction sont achetés par des femmes. Mais, heureusement, de plus en plus de femmes se passionnent pour le sport, la féminisation du journalisme sportif avance et le divorce est moins fort. »

La réconciliation n'est plus très loin, selon Paul Fournel, à condition de régler la mire de la sortie des ouvrages. « Ces livres sont souvent publiés au printemps, avant le Tour de France par exemple, et ils ne participent pas à la rentrée de septembre, où se jouent les prix littéraires. » « Cela arrivera un jour ou l'autre. Cela bouge mais la collision ne s'est pas faite entre un grand livre de sport et un grand prix », assure Heimermann qui regrette, comme Paul Fournel, un cru 2020 assez faible. Dans le lot, Jean-Paul Dubois a extrait « un livre formidable (les Tragiques), celui de Christian Montaignac (ancien grand reporter de L'Équipe), qui raconte la mort de sportifs (Andrés Escobar, Ayrton Senna, Emiliano Sala...). J'en ai pleuré, mais vous ne le verrez jamais récompensé par des prix. La beauté d'un texte est indépendante d'un prix », s'enflamme celui qui organise son travail d'écriture autour de ses dix-sept kilomètres de vélo quotidiens et des matches de rugby à la télévision le week-end. **ZE**



Alexandre Marchy (PDR) / Est Républicain via Maxppp

Didier Decoin

« Pas du racisme ou de la ségrégation »

Le président de l'académie Goncourt, passionné de voile notamment, réfute l'argument du mépris envers la littérature sportive.

« Comment expliquez-vous l'absence des livres de sport dans les palmarès littéraires ? »

La première explication qui me vient à l'esprit, c'est qu'il n'y a pas assez de livres de sport pour qu'on puisse trouver dans le lot des chefs d'œuvre. On serait très heureux de couronner des livres à caractère sportif, encore faudrait-il qu'il y en eût. Ce n'est pas du racisme ou de la ségrégation par rapport à un genre, aucunement ! Mon père (le réalisateur et écrivain Henri Decoin) a écrit deux livres dont un est une petite merveille, *Quinze rounds*, sur la boxe. Je suis donc très sensible à tout ce qui se passe dans ce secteur mais sur l'âme d'un sportif, son caractère, il n'y a pas de grands récits. **Faut-il avoir pratiqué pour restituer la notion d'effort, de sacrifice, de doute, inhérente au sport ?**

Moi qui adore le sport mais qui ne suis pas un grand sportif, je serais bien embêté d'écrire sur le cyclisme car j'en ai pas mis les fesses sur la selle d'un vélo depuis cinquante ans ! Aujourd'hui, les vélos présentent une plume de colibri, ce sont des prodiges de technologie. Si on ne sait pas tout ça, on ne peut pas écrire de livre sur le cyclisme. Et si on n'a pas grimpé le Galibier, non plus.

Les auteurs qui ont écrit des livres sur les pervers n'en étaient pas forcément...

(Il rit.) Mais vous n'aurez jamais de démenti du pervers ou d'un tueur en série qui vous dira « ce n'est pas du tout comme ça que ça

se passe ! ». Le coureur cycliste ou un journaliste sportif pourra dire : « De quoi se mêle cet écrivain ? Cela ne tient pas la route son truc. » Papa a très bien parlé de la boxe mais il a dirigé un club, des combats, il savait ce que c'était. J'en serais incapable. La caractéristique du sport est qu'il faut le vivre dans son corps, il faut souffrir, être à bout de souffle, avoir le point de côté... Tant qu'on ne l'a pas vécu, on ne sait pas. À une période de ma vie, j'ai voulu faire de l'aviron. La première fois que je suis monté à bord du bateau, je me suis rendu compte que c'était infiniment plus vache que je ne l'imaginais.

Il n'y a donc pas de mépris pour la littérature sportive ?

Pas du tout, et je peux même vous dire que je me régale en lisant la presse sportive. Autant je trouve que dans la presse généraliste, des journalistes écrivent avec leurs pieds, autant les journalistes sportifs font toujours un effort sur les grands événements comme le Tour, la boxe ou Roland-Garros. Sans remonter à Antoine Blondin, avec ses chroniques géniales, quand on lit votre journal sur le Tour de France, il y a toujours des papiers formidables. Cela console de l'absence de livres de trois cents pages.

Dont l'un, un jour, sera consacré par un grand prix littéraire ?

J'espère voir ça. Je serais ravi mais je n'aurais pas l'impression de couronner une littérature de genre, spéciale. Ce serait de la littérature, point barre. »

Y. H.